

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1752

Lettre CLXVII. M. Morden, à Miß Clarisse Harlove.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1816

LETTRE CLXVII.

M. MORDEN, à Miss CLARISSE
HARLOVE

à Florence, 13 Avril.

J'apprens, avec un extrême chagrin, le différend qui s'est élevé entre toute une famille qui m'est si chère & qui me touche de si près par le sang, & vous, ma très-chère cousine, qui avez des droits encore plus particuliers sur mon cœur. Mon cousin a pris la peine de m'informer des offres & du refus. Je ne trouve rien de surprenant d'un côté ni de l'autre. Que ne promettiez-vous pas, dans un âge peu avancé, lorsque j'ai quitté l'Angleterre? & ces charmantes espérances se trouvant surpassées, comme j'ai pris souvent plaisir à l'entendre, par l'excellence de toutes vos perfections, je conçois, que vous devez faire l'admiration de tout le monde, & qu'il y a très-peu d'hommes qui soient dignes de vous.

Monsieur & Madame Harlove, les meilleurs parens du monde & les plus remplis d'indulgence pour une fille qu'ils ont tant de raisons d'aimer, ont donné les mains au

L 2

refus



refus que vous avez fait de plusieurs partis. Ils se font contentés de vous en proposer un plus sérieusement, parce qu'il s'en présentoit un autre qu'ils ne pouvoient approuver. Ils ne vous ont pas supposé, apparemment, beaucoup d'aversion pour celui qu'ils vous offroient; & dans cette idée ils ont suivis leurs propres vûes: un peu trop vite, peut-être, pour une jeune personne de votre délicatesse. Mais lorsque tout s'est trouvé conclu de leur part, & qu'ils ont crû vous avoir assuré des conditions extrêmement avantageuses, qui marquent la juste considération dont la personne qu'ils vous destinent est remplie pour vous, vous vous éloignez de leurs désirs, avec une chaleur & une véhémence, où je ne reconnois pas cette douceur naturelle, qui donne de la grace à toutes vos actions.

Je n'ai jamais eu d'habitude avec aucun des ceux Prétendans; mais je connois M. Lovelace un peu plus que M. Solmes. Ce que je puis dire, ma chere cousine, c'est que je souhaiterois de pouvoir lui rendre un témoignage plus avantageux que je ne le puis. A l'exception d'une seule qualité, votre frere avoue qu'il n'y a point de comparaison entre les deux concurrents; mais cette qualité seule est d'un plus grand poids que
tout

tout le reste ensemble. On ne pensera jamais que Miss Clarisse Harlove compte les mœurs pour rien dans un mari.

Quel sera, ma tres-chere Miss, le premier argument que j'emploierai dans cette occasion? Votre devoir, votre intérêt, votre temporel, votre éternel avantage, peuvent dépendre de ce seul point, *les bonnes mœurs d'un mari*. Avec un méchant Mari, il n'est pas toujours au pouvoir d'une femme d'être bonne, ou de faire le bien, comme un mari peut être bon avec une méchante femme. Vous conservez, m'écrit-on, tous vos principes de piété: je n'en suis pas surpris, & je le serois beaucoup que vous les oubliassiez jamais; mais quel espoir auriez-vous d'y persévérer avec un mari sans mœurs?

Si votre jugement ne s'accorde point avec celui de vos proches dans cette importante occasion, permettez que je vous demande, ma chere cousine, lequel des deux doit céder à l'autre? Je ne vous dissimulerai pas que de tous les hommes, M. Lovelace me paroît celui qui vous conviendroit le plus, s'il avoit des mœurs. Je ne m'échapperois pas même à parler, avec cette liberté, d'un homme dont je n'ai aucun droit de me faire le juge, s'il adressoit ses soins à toute autre que ma cousine. Mais, dans cette oc-

caſion, vous me permettrez de vous dire, ma chere Clariffe, que M. Lovelace ne peut être digne de vous. Il peut ſe reformer, direz-vous: peut-être ne ſe reformera-t'il pas. L'habitude ne change pas facilement. Les libertins, qui ſont tels au mépris de leurs talens, de leurs lumières ſupérieures & de leur propre conviction, ne ſe reforment preſque jamais que par un miracle ou par impuiſſance. Je connois parfaitement mon ſexe: je ſuis capable de juger ſ'il y a quelque eſpérance de reformation, pour un jeune homme licentieux, qui n'a point été réduit par la maladie, par l'affliction, par l'adverſité; qui jouit d'une fortune brillante, ſans compter ſes hautes eſpérances; qui a les ſentimens élevés, l'humeur indomptable; & qui vivant peut-être avec des gens du même caractère, ſ'y confirme par leur exemple & par l'aſſiſtance qu'il reçoit d'eux dans toutes ſes entrepriſes.

A l'égard de l'autre, ſuppoſons, ma chere couſine, que vous ſoyez à préſent ſans goût pour lui: ce n'eſt pas une preuve abſolue que vous ne puiſſiez quelque jour en avoir. Peut-être en aurez-vous d'autant plus, que vous en avez moins aujourd'hui. Il ne peut tomber plus bas dans votre opinion, mais il peut ſ'y élever. Rien n'eſt ſi rare

rare que de voir les grandes attentes heureusement remplies. Comment le seroient-elles jamais, lorsqu'une belle imagination ne manque pas de les porter beaucoup au-delà de la réalité? Une femme qui se livre à la fièvre; ne découvre aucun défaut dans l'objet qu'elle favorise; souvent, parce qu'elle n'en trouve aucun dans elle-même: & l'illusion de cette généreuse crédulité ne se dissipe, que lorsqu'il est trop tard pour y remédier.

Mais supposons, d'un autre côté, qu'une personne telle que vous épouse un homme dont les talens soient inférieurs aux siens, quelle femme au monde sera plus heureuse alors que Miss Clarisse? Quel plaisir ne prendra-t-elle pas à faire du bien? Quel heureux partage de son tems, entre l'exercice de ses propres vertus & l'avantage de tout ce qui aura quelque rapport à sa sphère? On vous rend cette justice, ma chère cousine, que vos qualités naturelles & acquises sont dans un degré si rare, que pour le bonheur d'autrui comme pour le vôtre, tous vos amis doivent souhaiter que votre attention ne soit pas bornée à des égards qu'on peut nommer exclusifs & purement personnels.

Mais examinons, par rapport à vous-même, les suites de ces égards ou de cette préférence, dont on vous soupçonne pour un libertin. Une ame aussi pure que la vôtre, se mêler avec une des plus impures de son espèce! Un homme de ce caractère occupera tous vos soins. Il vous remplira continuellement d'inquiétude, pour lui & pour vous-même. Puissance divine & humaine, loix les plus saintes, vous lui verrez braver tout ce qui est respecté par les hommes de tous les tems & de tous les lieux. Pour lui plaire & pour vous conserver quelque pouvoir dans son cœur, vous serez obligée probablement de renoncer à vos plus louables inclinations; d'entrer dans ses goûts & dans ses plaisirs; d'abandonner vos compagnies vertueuses, pour vous livrer aux siennes. Peut-être serez-vous abandonnée des vôtres, à cause du scandale continuel de ses actions. Espérez-vous chere cousine, qu'avec un tel homme, vous puissiez être long-tems aussi bonne que vous l'êtes à présent? Si vous ne devez pas l'espérer, voyez donc laquelle de vos vertus présentes, vous êtes disposée à lui sacrifier, & lequel de ses vices vous croiez capable d'imiter pour lui plaire. Comment pourriez-vous perdre le goût d'aucun de ces devoirs, que vous trouvez aujourd'hui

lui

lui tant de douceur à remplir? & si vous cédez une fois, comment ferez-vous fure du point auquel il vous fera permis de vous arrêter.

Votre frere convient que pour l'agrément de la personne, M. Solmes n'est pas comparable à M. Lovelace. Mais qu'est-ce que la figure, aux yeux d'une fille telle que vous? Il reconnoît aussi, que l'un n'a pas les manières de l'autre: mais cet avantage, sans mœurs, vous paroît-il mériter la moindre considération? Il seroit bien plus avantageux pour une femme, de prendre un mari dont elle auroit à former les manières, que de les trouver toutes formées aux dépens de ses mœurs; prix auquel on n'achete que trop souvent, les qualités qu'on se propose d'acquies dans les voïages. Ah! ma chere cousine, si vous pouviez vous trouver ici avec nous, soit à Florence d'où je vous écris, soit à Rome, soit à Paris, où j'ai résidé aussi fort longtems, & voir quelle sorte de fruit la plupart de nos jeunes gens remportent de ces Villes fameuses, vous les aimeriez mieux tels qu'ils sont à leur premiere poste, lorsqu'on suppose que leur grossièreté naturelle a besoin de se polir hors de leur patrie, que tels qu'ils vous paroïtroient à la dernière. Vous en voiez la différence à leur retour,

L 5

Les



Les modes, les vices, & souvent les maladies des pais étrangers, font l'homme accompli. Joignez-y le mépris de son propre pais & de ceux qui l'habitent, quoiqu'il mérite plus de mépris lui-même que le plus méprisable de ceux qu'il méprise: voilà généralement, avec un mélange d'effronterie qui ne rougit de rien, ce qu'on appelle un Gentil-homme qui a voiaagé.

Je fais que M. Lovelace mérite une exception. Il a réellement des qualités distinguées & du savoir. Il s'est acquis de l'estime à Florence & à Rome; & l'éclat de sa figure, joint au tour noble & généreux de son esprit, lui ont donné de grands avantages. Mais il n'est pas besoin de vous dire qu'un libertin, homme de sens, est infiniment plus dangereux qu'un libertin sans genie. J'ajouterai même, que c'est la faute de M. Lovelace, s'il n'a pas obtenu encore plus de considération des personnes lettrées de Florence. Il s'est permis quelques entreprises galantes, qui ont mis en danger sa personne & sa liberté, & qui l'ont fait abandonner de ses plus illustres amis. Aussi son séjour à Florence & à Rome a-t'il été plus court qu'il ne se l'étoit proposé.

Voilà ce que j'avois à dire de M. Lovelace. J'aurois beaucoup mieux aimé que la
vérité

vérité m'eût permis de lui rendre un témoignage tout-à-fait opposé. Mais pour ce qui regarde en général les libertins déclarés, moi qui me flatte de les connoître, & qui fais, non seulement qu'ils ont sans cesse dans le cœur quelque mauvais dessein contre votre sexe, mais que souvent ils ne sont que trop heureux à les faire réussir, je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions sur ce malheureux caractère.

Un libertin, ma chere cousine! un intrigant, un rusé libertin, est ordinairement un homme sans remords. C'est toujours un homme injuste. La noble regle, *de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit*, est la première regle qu'il viole. Il la viole chaque jour; & plus il en trouve d'occasions, plus il s'applaudit de son triomphe. Son mépris est extrême pour votre sexe. Il ne croit pas qu'il y ait de femmes chastes, parce qu'il est lui-même un abandonné. Chaque folle, qui le favorise, le confirme dans cette odieuse incrédu-
lité. Son esprit s'occupe sans cesse à multiplier les excès dont il fait ses délices. Si quelque femme a le malheur d'aimer un homme de cette espèce, comment peut-elle soutenir l'idée de partager ses affections avec la moitié de la Ville, & peut-être avec

ce

211111



ce qu'il y a de plus méprisable? Et puis, livré si grossièrement aux goûts purement sensuels: Quelle femme un peu délicate ne feroit pas révoltée contre un ennemi du sentiment, contre un homme qui jette du ridicule sur la fidélité & la tendresse, & qui est capable de rompre un engagement d'amour par une insulte? Les prières, les larmes, ne feront qu'enfermer son orgueil. Il fera gloire, avec ses compagnons de débauche, & peut-être avec des femmes aussi abandonnées que lui, des souffrances & des humiliations qu'il a causées; & s'il a le droit du mariage, il poussera la brutalité jusqu'à les rendre témoins de son triomphe. Ne me soupçonnez pas d'exagération. Je ne dis rien dont on ne connoisse des exemples.

Parlerai-je des fortunes dissipées, des terres engagées ou vendues, & des vols faits à la postérité; enfin, d'une multitude d'autres défordres, dont la peinture seroit grossière & choquante pour des yeux aussi délicats que les vôtres?

Que de maux ensemble, & de quelle étrange nature! Il n'est question, pour les éviter, ma chere cousine; pour vous conserver le pouvoir de faire le bien auquel vous êtes accoutumée, & de l'augmenter même par le revenu particulier dont on vous laissera la disposition; pour continuer vos char-

mans

mans exercices & vos occupations exemplaires; pour assurer en un mot la durée perpétuelle de toutes vos bonnes habitudes; il n'est question que d'un seul sacrifice: celui du périssable plaisir des yeux. Qui feroit difficulté, lorsqu'il est certain que toutes les qualités ne se trouvent pas dans un même homme, d'abandonner un plaisir si frivole, pour s'en assurer de si importans & de si solides?

Pésez toutes ces considérations, sur lesquelles je pourrois insister avec plus d'avantage, s'il en étoit besoin avec une personne de votre prudence. Pésez les attentivement, mon aimable cousine; & si l'intention de vos parens, n'est pas que vous demeuriez fille, déterminez-vous à les obliger. Qu'on ne dise pas qu'à l'exemple de quantité d'autres personnes de votre sexe, l'imagination ait eu plus de pouvoir sur vous que le devoir & la raison. Moins l'homme est agréable, plus il y aura de mérite dans la complaisance. Souvenez-vous que c'est un homme réglé; un homme qui a une réputation à perdre, & dont la réputation par conséquent est une sûreté pour sa bonne conduite avec vous.

C'est une occasion qui s'offre à vous, pour donner le plus grand exemple qu'on puisse
 atten-



attendre du respect filial. Embrassez-la. L'exemple est digne de vous. On l'attend de votre vertu; quoiqu'en faveur de votre inclination, on puisse regretter qu'il vous soit proposé. Qu'on dise, à votre gloire, que vous avez mis vos parens dans le cas de vous avoir obligation. Terme orgueilleux, chere cousine! mais justifié par la violence que vous ferez au penchant de votre cœur. Et des parens encore, qui vous ont comblée de bienfaits: mais qui sont fermes sur ce point; qui n'en démordront pas; qui se sont relâchés sur quantité d'autres points de la même nature, & qui pour l'honneur de leur jugement & de leur autorité demandent d'être obligés à leur tour.

J'espère de me trouver bientôt en état de vous féliciter personnellement d'une si glorieuse complaisance. Le désir d'arranger & de finir tout ce qui appartient à ma qualité de curateur, est un des principaux motifs qui me portent à quitter l'Italie. Je serai charmé de pouvoir m'acquitter de ce devoir à la satisfaction de tout le monde; & surtout, ma chere cousine, à la vôtre. Si je trouve, à mon arrivée, l'union rétablie dans une famille si chere, ce sera pour moi un plaisir inexprimable; & je disposerai peut-être

être mes affaires, pour passer le reste de mes jours près de vous.

Ma lettre est d'une longueur extrême. Il ne me reste qu'à vous assurer du profond respect avec lequel je suis, ma très-chère cousine, votre, &c.

MORDEN.

Je suppose, chere Miss Howe, que vous avez lu la lettre de mon Confin. Il est trop tard pour souhaiter qu'elle fût arrivée plutôt. Quand je l'aurois reçue alors, peut-être n'en aurois-je pas moins eu la témérité de me résoudre à l'entre-vûe, puisque je pensois si peu à partir avec M. Lovelace.

Mais je ne croiois pas qu'avant l'entre-vûe, je lui eusse donné l'espérance qui le fit venir préparé, & dont ses artifices rendirent si malheureusement la revocation inutile.

Persecutée comme je l'étois, & m'attendant si peu à la condescendance qu'on se proposoit d'avoir pour moi, suivant que ma tante me l'a marqué & que vous me l'avez confirmé; quand la lettre seroit arrivée assez-tôt, j'ai peine à dire quel parti elle m'auroit fait prendre par rapport à l'entre-vûe. Mais voici un effet, que je crois véritablement qu'elle auroit produit sur moi: elle m'auroit fait insister de toutes mes forces sur
le

le projet de me rendre auprès de son obligéant auteur, pour trouver un pere & un protecteur, aussi bien qu'un ami, dans un cousin qui est un de mes Curateurs. Cette protection étoit la plus naturelle, ou du moins la plus irréprochable, Mais j'étois destinée à l'infortune! Que le cœur me saigne, de me voir déjà presque obligée de souscrire au caractère que M. Morden me trace si vivement d'un libertin, dans la lettre dont je suppose que vous avez fait la lecture!

Est-il possible que ce vil caractère, pour lequel j'ai toujours eu de l'horreur, soit devenu mon partage! J'ai fait trop de fond sur mes forces. N'ayant rien à craindre des impulsions de la violence, peut-être ai-je levé trop peu les yeux vers le Directeur suprême, dans lequel je devois placer toute ma confiance; surtout, lorsque j'ai vû tant de persévérance dans le soins d'un homme de ce caractère.

Le défaut d'expérience & la présomption, avec le secours de mon Frere & de ma sœur, qui ont à répondre de leurs motifs dans ma disgrâce, ont causé ma ruine. Quel mot, ma chere! Mais je le repète avec délibération; puisqu'en supposant ce qui peut m'arriver de plus heureux, ma réputation est détruite; un libertin est mon partage: & ce
que

que c'est qu'un libertin, la lettre de M. Morden doit vous l'avoir appris.

Gardez-la je vous prie, jusqu'à ce que j'aie l'occasion de vous la redemander. Je ne l'ai lue moi-même que ce matin pour la première fois, parce que je n'avois point encore eu le courage d'ouvrir ma malle. Je ne voudrois pas pour tout au monde qu'elle tombât sous les yeux de M. Lovelace; elle pourroit devenir l'occasion de quelque désastre, entre le plus violent de tous les hommes, & le brave qui se possède le plus, tel qu'on représente M. Morden.

Cette lettre étoit sous une enveloppe, ouverte & sans adresse. Qu'ils aient pour moi autant de haine & de mépris qu'ils voudront, je m'étonne qu'ils n'y aient pas joint une seule ligne; ne fût-ce que pour m'en faire sentir plus vivement le dessein, par le même esprit qui les a portés à m'envoier *Spira*.

J'avois commencé une lettre pour mon cousin; mais j'ai pris le parti de l'abandonner; à cause de l'incertitude de ma situation, & parce que je m'attendois de jour en jour à des éclaircissimens plus certains. Vous m'avez conseillé, il y a quelque tems, de lui écrire; & c'est alors que j'avois commencé ma lettre, par le plaisir extrême que je trouve à vous obéir. Je le dois, lorsque

T. IV. P. I.

M

je



je le puis; car vous êtes la seule amie qui me reste, & vous avez d'ailleurs la même déférence pour les avis que je prens la liberté de vous donner. Pour mon malheur, j'entens mieux à les donner, qu'à choisir entre ceux qu'on me donne: je suis forcée de le dire; car je me crois perdue par une démarche téméraire, sans avoir rien à me reprocher du côté de l'intention. Apprenez-moi, ma chere, comment ces contrariétés peuvent arriver.

Mais il me semble que je puis l'expliquer moi-même: une faute, dans l'origine; voilà le mystère à découvert: cette fatale correspondance, qui m'a menée si loin par degrés, que je me trouve dans un labyrinthe de doutes & d'erreurs, où je pers l'espérance de découvrir le chemin pour en sortir. Un seul pas de travers, par lequel j'ai commencé, m'a conduite à des centaines de lieues hors de mon sentier; & la pauvre Egarée n'a pas un ami, ou ne rencontre pas un charitable passant, qui l'aide à se retrouver.

Présomptueuse que je suis! d'avoir trop compté sur la connoissance que j'avois du véritable chemin; sans avoir appréhendé qu'un *feu-follet*, avec ses fausses lumières, dont j'avois entendu parler tant de fois, ne s'élevât devant mes yeux pour me troubler la vûe!

vûe! Au milieu des terres marécageuses où je suis à présent, il voltige autour de moi, sans disparaître un moment; & s'il m'éclaire, c'est pour me rejeter en arrière, lorsque je crois m'être avancée vers le terme. Ma seule consolation, c'est qu'il y a un point commun, où les plus grandes erreurs n'empêcheront pas que tout ne se rencontre. Tôt ou tard, je m'y reposerai paisiblement, & j'y trouverai la fin de tous mes malheurs.

Mais comment puis-je m'écarter si loin de mon sujet, & m'écarter toujours contre mon intention? Je voulois dire seulement que j'avois commencé, il y a quelque tems, une lettre pour M. Morden, mais que je ne puis l'achever. Vous jugez bien que je ne le puis. Quel moien de lui dire que tous ses complimens sont employés mal à propos, que son conseil est inutile, tous ses avertissemens perdus, & que la plus heureuse de mes espérances est de me voir la femme de ce libertin, dont il m'exhorte si pathétiquement à me garantir!

Cependant, puisque mon sort paroît dépendre de la bouche de M. Lovelace, je vous prie, ma chere, de joindre vos prières aux miennes, pour demander au Ciel que de quelque manière qu'il dispose de moi, il



ne permette pas que cette horrible partie de la malediction de mon pere, *que je puisse être punie par l'homme dans lequel il suppose, que j'ai mis ma confiance*, soit malheureusement remplie. Demandons lui cette grace, pour l'intérêt de M. Lovelace même, & pour celui de la nature humaine : ou que s'il est nécessaire, pour le soutien de l'autorité paternelle, que je sois punie comme mon pere le désire, ce ne soit pas par quelque bassesse infâme & préméditée; afin que je puisse d'ailleurs justifier l'intention de M. Lovelace, s'il m'ôte le pouvoir de justifier son action; sans quoi ma faute paroîtroit double aux yeux du monde, qui ne juge que par l'événement. Cependant, il me semble que d'un autre côté, je souhaiterois que la rigueur de mon pere & de mes oncles, dont le cœur n'a déjà que trop été blessé de ma faute, pût être justifiée sur tout autre point que cette cruelle malediction; & que mon pere voulût consentir à la revoquer avant qu'elle soit connue de tout le monde; du moins dans cette terrible partie qui regarde la vie future!

Il faut que je quitte la plume. Il faut que j'écarte ces tristes réflexions. Je veux relire encore une fois la lettre de mon cousin, avant que de fermer mon enveloppe; alors je la saurai par cœur.

LET.